

LETTRE PASTORALE

sur la souffrance chrétienne.

FABIEN-ZOEL DECELLES, par la grâce de Dieu et l'autorité du Siège apostolique, évêque de Saint-Hyacinthe.

Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses et à tous les fidèles de ce diocèse, salut, paix et bénédiction en Notre-Seigneur.

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Nous avons beaucoup de peine à comprendre par nous-mêmes la loi de la souffrance chrétienne. Passe encore de souffrir pour les mauvais chrétiens qui, s'ils veulent bien mourir, ont à se purifier par la pénitence; mais pour les amis de Dieu parmi lesquels nous nous rangeons, la chose nous paraît moins explicable. Ou encore nous admettons facilement en théorie, à force de l'entendre prêcher, qu'il faut pâtir pour aller au ciel; mais dans l'ordre pratique, sous le poids de nos croix journalières, quand nous sentons l'épine de la douleur entrer dans notre chair, sans pouvoir l'arracher, nous avons une difficulté extrême à justifier notre sort. Il nous faut le secours de la grâce. *Da mihi intellectum, et vivam*, donnez-moi l'intelligence, disait David, et je vivrai; oui, à condition seulement que nous ayons le sens de la croix, nous vivrons la vraie vie chrétienne, semence de vie éternelle. Notre-Seigneur nous a déclaré lui-même, une fois entre plusieurs, cette loi du christianisme, puis l'apôtre saint Paul nous a commenté la doctrine du Maître par son exemple et par un texte fameux de l'épître aux Colossiens. C'est ce que nous allons voir.

Un jour qu'ils étaient en route pour Jérusalem, Notre-Seigneur, prenant à part ses apôtres, leur dit: "Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, et aux scribes, et aux anciens, et ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux Gentils. Ils le

N.B.— Le fond général et doctrinal de la présente lettre a été puisé au *Cursus Scripturæ sacræ* du P. R. Cornely, s.j., etc.

tourneront en dérision, lui cracheront au visage, ils le flagelleront, le mettront à mort, et le troisième jour il ressuscitera”. Les apôtres encore grossiers, ignorants, parce qu’ils n’avaient pas été transformés par le Saint-Esprit, ne comprenaient rien à ces paroles du Sauveur. Toutefois, cette mention faite de la résurrection les confirmait dans l’opinion que le Christ triompherait enfin de ses ennemis et qu’il établirait son royaume glorieux en ce monde. Les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, plus ardents et plus ambitieux que les autres, s’approchèrent de Jésus et lui dirent: “Maître, nous voulons que, quelle que soit notre demande, vous nous l’accordiez”. Ils sont un peu mal à l’aise pour adresser leur pétition, ils ne l’énoncent pas tout de suite, mais ils tâchent de lier le Maître par sa parole, par un engagement général à les exaucer, car ils sentent vaguement l’audace de leur prière. Jésus ne s’engage point, il les interroge à son tour: “Que voulez-vous que je fasse pour vous”? Quel bel exemple de prudence chrétienne! Que les liens d’amitié ou d’intérêt ne nous fassent jamais céder à la trahison du devoir! Alors donc les apôtres, précisant leur question, dirent: “Faites que nous soyons assis l’un à votre droite, l’autre à votre gauche, dans votre gloire”, à savoir dès que vous aurez fondé votre royaume glorieux, votre empire messianique sur la terre. Dans quel sentiment parlaient-ils? Il est clair que l’ambition ou quelque autre affection désordonnée animait les deux apôtres. Nous nous reconnaissons tous dans cette image, avec nos désirs de paraître, de dominer, de partager le sort des grands et des riches, de posséder les biens de ce monde et d’en jouir le plus longuement possible. Notre amour-propre connaît si peu de bornes que nous voudrions, si nous n’y prenions garde, être à la fois les amis de Jésus pour goûter ses faveurs et les amants du monde pour avoir part à ses plaisirs, le tout sans préjudice de notre place dans le ciel à droite ou à gauche de Jésus crucifié. Nous qui avons reçu le Saint-Esprit et tant d’autres grâces, nous devrions mieux connaître et suivre plus courageusement la vraie sagesse que Notre-Seigneur va marquer dans sa réponse.

Avec sa mansuétude coutumière, il ne s’impatiente pas, ne blâme en rien les deux apôtres, il met au compte de l’ignorance leur prière incongrue: *Nescitis quid petatis*, vous ne savez pas ce que vous demandez. Ce royaume temporel n’est

qu'imaginaire. Ne vous ai-je pas enseigné que mon royaume n'est pas de ce monde? Le royaume du ciel, les apôtres n'y songent même pas; or, dans l'ordre présent de la vie spirituelle, leur pétition prend forme de scandale. Voyez-vous un Vincent de Paul ou un Curé d'Ars solliciter la première place dans le ciel? D'ailleurs il ne suffit pas d'une simple requête verbale pour avoir part au royaume de Dieu. Jésus le leur dit: "Pouvez-vous boire le calice que je bois et être baptisés du baptême dont je suis baptisé? Il n'y a que deux portes pour pénétrer dans mon royaume: celle de l'innocence conservée, ce qui est le fait d'un certain nombre; pour le reste des hommes, celle de la pénitence: boire mon calice, recevoir mon baptême. Dans le langage biblique, calice signifie la destinée que Dieu réserve à chacun; baptême veut dire ici que les tribulations de notre vie forment comme un abîme dans lequel nous sommes plongés. Tel s'administrerait primitivement le baptême par immersion.

En conséquence, de notre aptitude à souffrir, à l'exemple de Notre-Seigneur, les peines et les privations de cette vie, dépend notre degré de gloire plus ou moins élevé dans le ciel. C'est le cas de le dire, on ne gagne pas le ciel rien qu'avec des prières, comme Jacques et Jean semblent le croire dans leur ignorance. Il faut que nous puissions boire jusqu'à la lie le calice qui nous a été préparé: maladie, deuil, insuccès, humiliations fréquentes, peines morales, tentations, travail pénible, quel que soit le nom qu'il porte. Tout ce qui nous est permis, c'est de répéter avec Jésus agonisant: "Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; mais que votre volonté soit faite et non la mienne"! Prière divine dans la douleur, prière chrétienne, prière typique qui nous élève du coup à la vraie sainteté, parce qu'elle nous identifie avec Jésus notre modèle. Libre à vous, ô âme chrétienne, de demander la délivrance des maux qui vous torturent, pourvu que vous soumettiez généreusement votre volonté à celle de Dieu. Si vous n'êtes pas exaucée, est-ce le signe que Dieu vous abandonne? Non, pas plus qu'il n'abandonna son divin Fils; mais il vous prépare en retour de vos agonies une place glorieuse, sinon la première, dans le royaume des récompenses. Est-ce à dire du moins que la vie chrétienne avec son cachet de souffrances diverses soit une vie de tristesse et de désespoir? Point du tout. Un ange est venu consoler Notre-Seigneur dans

son agonie. Ainsi pour nous la grâce finit par ensoleiller nos jours les plus sombres.

Ne nous appuyons pas trop sur les consolations humaines. Lorsque Notre-Seigneur voulut tirer de ses apôtres les rafraîchissements de l'amitié, il les trouva tous endormis: "Vous ne pouvez pas veiller une heure avec moi"! Tant que nous sommes heureux et populaires, une foule de clients nous entourent et nous flattent; mais qu'ils sont rares ceux qui nous aiment de tout leur coeur, lorsque nous sommes dans l'affliction! Nos plus douces et nos plus réconfortantes consolations, comme pour Jésus, nous viendront toujours du ciel par le canal des sacrements et en particulier de la sainte Eucharistie. C'est à la source de toutes les grâces, église et tabernacle, messe et communion, que nous puiserons les eaux fraîches qui désaltèrent, que nous trouverons la force de boire notre calice, que nous y goûterons même des douceurs ineffables, que nous finirons par nous écrier plus ou moins avec saint Paul: "Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations".

Nous pourrions nous en tenir à cette scène évangélique pour avoir une juste idée de la place essentielle que la souffrance occupe dans l'affaire de notre salut. Mais j'ai à vous découvrir un trésor de lumières encore plus admirables. Les épîtres des apôtres ne sont que le commentaire des Evangiles. Les principes si simples et si profonds à la fois que l'unique Maître Jésus distribuait comme le lait qu'on donne aux tout petits, les apôtres, en particulier saint Paul, les développèrent avec une plus abondante richesse théologique, comme une nourriture plus solide que pouvaient recevoir les baptisés dans le Saint-Esprit. C'est le cas pour ce dogme de la souffrance que je veux vous montrer maintenant, avec le grand Apôtre, dans ses relations avec le corps mystique du Christ et donc avec toute l'Eglise elle-même. Vous allez voir que la souffrance n'est plus la compagne gênante de notre route avec laquelle nous devons nous accommoder de notre mieux, mais la perle inestimable qu'il ne faut pas nous lasser de chercher dans la maison de notre âme et, une fois trouvée, de la garder soigneusement au prix de tous les sacrifices. Le royaume de Dieu est au-dedans de nous; il l'est par cette parcelle de sa passion que notre Sauveur nous a laissée à souffrir comme

membre de son corps mystique. C'est ce que saint Paul va nous énoncer dans ce v. 24, ch. I de la lettre aux Colossiens.

Il vient d'écrire précédemment: "Vous serez saints et irrépréhensibles devant Dieu, à condition que vous restiez fidèles à la doctrine qui vous a été prêchée, à cet évangile qui a été annoncé par tout le monde, à toute créature, et dont j'ai été fait le ministre, moi, *qui nunc gaudeo in passionibus pro vobis et adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea, pro corpore ejus quod est ecclesia*".

Les âmes dévotes, avons-nous dit, s'expliquent difficilement les lourdes croix qui pèsent sur leurs épaules. Ce texte nous fournit la clef du mystère. Essayons, avec l'aide de l'Esprit saint et de ses principaux interprètes, de bien saisir la pensée de l'Apôtre.

Io *Nunc autem gaudeo in passionibus*, je me réjouis maintenant dans mes souffrances. Saint Paul est en prison; il aurait raison de s'attrister de ne pouvoir prêcher ni visiter les églises qu'il a fondées; mais non, comme il dit dans sa 2e épître à Timothée: *Je souffre jusqu'aux chaînes de ma prison comme un malfaiteur, mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée*, je puis encore enseigner par mes lettres, et je suis quand même utile aux âmes, parce que *je supporte tout pour les élus, afin qu'eux-mêmes acquièrent le salut qui est en Jésus-Christ, avec la gloire céleste*. Efforçons-nous donc, comme l'Apôtre prisonnier, non seulement de nous résigner à notre sort, mais de nous en réjouir. Nous voudrions nous dévouer pour les autres, remplir un office dans notre communauté, exercer le saint ministère dans une paroisse, mener une vie active et féconde, mais une infirmité, mais une maladie nous paralyse, nous enchaîne dans notre chambre, nous souffrons diverses incommodités, peut-être même des douleurs insupportables. Réjouissons-nous — *nunc gaudeo* — parce que nous pouvons remplir l'apostolat de la souffrance pour le salut des âmes, pour aider au ministère de tel ou tel prêtre, pour convertir certains pécheurs que nous connaissons, pour que Dieu prépare les coeurs des infidèles à la parole des missionnaires. Ainsi missionnait à sa façon, et très efficacement, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, petite soeur souffreteuse et peu serviable en apparence.

Ce dévouement au salut des âmes par les malades, les infirmes, les personnes affligées de peines intérieures, par tous ceux qui souffrent, l'emporte peut-être en mérite sur les travaux apostoliques, étant plus obscur, désintéressé, pas facilement empoisonné par l'amour-propre. Rougissons donc d'avoir si souvent gaspillé nos richesses d'épreuves. Prenons la résolution de répéter avec saint Paul en songeant aux âmes: "Je souffre volontiers, je supporte même avec joie mes tribulations pour vous être utile: *pro vobis*". Mais nous n'avons pas encore atteint le plus profond de notre sujet. La part de chacun de nous à la croix de Jésus-Christ joue un rôle plus sublime encore, vu qu'il embrasse toute l'Eglise. Chaque chrétien, par ses pénitences, travaille pour lui-même et collabore avec le Christ pour l'édification et le salut du corps tout entier.

2o "Un autre motif de ma joie, *nunc gaudeo*, dit l'Apôtre, c'est que *je supplée à mon tour ce en quoi les souffrances du Christ sont insuffisantes, je les complète ainsi dans ma chair pour son corps qui est l'Eglise*". De ce texte assez difficile, les meilleurs interprètes donnent trois explications également plausibles et profitables. Que les âmes affligées s'imbibent de cette doctrine: elles n'auront plus qu'une ambition, celle de souffrir toujours davantage.

Expédions tout d'abord l'objection qui surgit immédiatement: qu'est-ce qui manquait donc aux souffrances du Christ? Rien, quant à la vertu et à la valeur de la satisfaction. Cette satisfaction pour nos péchés a été surabondante et infinie, puisque, selon saint Thomas, le sang du Christ était suffisant pour racheter plusieurs mondes comme le nôtre. Telle est la doctrine catholique. Que manque-t-il donc aux souffrances de notre Sauveur?

Première explication. Il manque tout ce que les apôtres et leurs successeurs et tous les ministres de l'Evangile ont souffert et souffrent encore pour propager la foi, instaurer la vie chrétienne dans l'univers, en somme, pour parfaire l'oeuvre de l'Eglise. Il faut entendre ici par souffrances du Christ, *passionum Christi*, les travaux et les fatigues de toute sorte inhérentes à la prédication de Jésus pendant sa vie publique; en ce sens, il manque énormément aux souffrances de Notre-Seigneur, parce qu'il a prêché peu de temps et sur un tout

petit territoire. Ce qui manquait donc ainsi devait être suppléé par les hommes apostoliques de tous les siècles. Notre Sauveur a enduré la fatigue, la faim, la pauvreté dans ses courses de prédication, mais il n'a pas supporté ces souffrances pour convertir les gentils et fonder les communautés chrétiennes. "Je n'ai été envoyé, disait-il, que pour les brebis de la maison d'Israel". Or, comme les autres apôtres, Paul a pris la place de Jésus pour combler, en quelque sorte, cette lacune voulue de Dieu; et l'on sait quelles tribulations il a subies dans son corps, *in carne mea*, pour édifier et accroître par la foi et la charité le corps mystique du Christ qui est l'Eglise. Pour opérer ce complément des travaux du Christ, les apôtres, comme les missionnaires de tous les temps, avec tous ceux qui les aident, n'ont fait que remplir le mandat de Notre-Seigneur: "Allez dans tout l'univers et prêchez l'Evangile à toute créature". Vous me direz peut-être: l'affirmation de saint Paul se limite donc au clergé, depuis le Pape jusqu'au plus humble vicaire. Oui, primairement et directement, mais aussi très effectivement à tous les laïques qui, par leurs prières, leurs aumônes, leurs pénitences, leurs démarches, leurs afflictions, leurs bonnes oeuvres en général, contribuent à étendre le règne de Dieu parmi les hommes, donc à tous ceux qui font de l'action catholique au sens indiqué par le Souverain Pontife. Tous les membres de l'Eglise, ecclésiastiques et laïques, nous continuons l'oeuvre du Christ; nous suppléons aux souffrances qu'il n'a pas eu le temps de s'imposer pour établir partout et perfectionner son Eglise.

Deuxième explication. Une autre opinion assez commune est qu'il faut entendre par souffrances du Christ les souffrances qu'il endure dans ses membres ou qu'il impose aux apôtres et aux fidèles. Après sa mort, le Christ souffre dans le corps de Paul; il souffre en tant qu'il est la tête de son corps mystique. Nous suppléons aux souffrances que le Christ ne peut plus subir de lui seul dans la vie de son Eglise, mais nous souffrons avec lui et il souffre en nous et avec nous; les peines des apôtres et des fidèles sont les siennes. Lorsque Saul fut terrassé sur le chemin de Damas, Jésus lui-même lui fit ce reproche: "Saul, pourquoi *me* persécutes-tu"? Persécuter les fidèles, c'est persécuter le Christ. Conséquemment, vous qui êtes tracassés par la jalousie persécutrice, vous qui êtes injustement oubliés, méconnus, humiliés par vos supérieurs,

vous qui êtes durement tourmentés par des peines intimes, par des scrupules, par des tentations pénibles, vu que le démon jalouse votre bonheur, vous qui remplissez un office crucifiant, qui avez tant de peine à supporter le voisinage de telle personne, contradiction vivante de toute votre âme, qui êtes affligés par la maladie ou toute autre épreuve, — car nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer toutes nos croix —, voyez donc qui partage vos souffrances! Le Christ nous a montré la voie du royaume de Dieu, il nous a mérité la grâce pour y marcher, il nous accompagne maintenant et souffre avec nous. Nous buvons avec Jésus dans le même calice, j'oserais dire dans le même verre enivrant, les potions amères de la vie: *calicem quidem meum bibetis*, avait dit Notre-Seigneur aux enfants de Zébédée. Peut-il y avoir une intimité plus étonnante entre Dieu et sa créature? De cette union mystique entre le Christ et l'âme dans la souffrance, nous avons une image sensible au sacre d'un évêque. Le consacrateur et le consacré communient au même calice. Cette cérémonie marque l'amitié très intime qui devra toujours unir le Christ avec le nouvel évêque. Et tous les fidèles sont appelés à participer en un sens très réel à pareille intimité. Qui maintenant refuserait de s'écrier avec l'apôtre André: "O bonne croix qui a été honorée par les membres du Seigneur, croix longtemps désirée, vivement aimée, sans cesse recherchée, et enfin préparée selon mes désirs: reçois-moi par la main des hommes et rends-moi à mon Maître, afin que par toi me reçoive Celui qui par toi m'a racheté".

Troisième explication. Outre l'honneur et la force que nous trouvons à souffrir ainsi en union avec notre Chef, nous avons le *devoir* d'apporter notre supplément de souffrances à l'oeuvre de notre salut, afin que chacun s'applique à lui-même le prix de la rédemption et de la satisfaction du Christ. Cette vue s'accorde avec la sentence que Notre-Seigneur proclame à deux reprises dans le même passage de saint Luc (XIII, 3 et 5): "Je vous le dis: si vous ne faites pénitence, vous périrez tous". Il faut que nous répétions avec l'Apôtre: "Je me réjouis de ce que je supplée à mon tour dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ". Ne voyons pas dans cet état d'âme le lot exclusif d'une classe de

mandarins ascétiques, mais la règle pour tous les chrétiens. Envisageons et embrassons de la sorte la vie chrétienne, si nous voulons être utiles à nous-mêmes d'abord, puis aux autres, à nos frères, à toute l'Eglise, comme saint Paul aux Colossiens. Nous touchons ici au dogme de la Communion des saints. "Tout ce que l'un accomplit en fait de piété et de sainteté, tout cela appartient à tous, et pour que cela soit utile à tous, cela s'opère par la charité, qui ne cherche point son propre intérêt", ainsi s'exprime le Catéchisme romain. D'où plusieurs savants commentateurs (Bellarmin, Salméron, Suarez, Corneille à Lapierre) n'ont pas tort d'affirmer que ces paroles générales de l'Apôtre: "J'accomplis dans ma chair, etc.", s'étendent en fin de compte au *trésor de l'Eglise*, d'où elle a coutume de tirer les indulgences. Dieu a voulu, en effet, que ce trésor se composât des mérites et des satisfactions non seulement du Christ, mais aussi des apôtres et de tous les saints, comme l'a défini Clément VI dans la bulle *Unigenitus*.

Nous en avons dit suffisamment pour montrer le prix de la souffrance chrétienne et sa place indispensable dans l'économie de notre salut. A la lumière de ces pages nous comprendrons mieux, semble-t-il, certaines expressions qui nous surprenaient jusqu'ici, ou nous paraissaient les cris passagers d'une ferveur extraordinaire.

Voici d'abord les principes énoncés par Jésus lui-même: "Bienheureux ceux qui pleurent. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Vous êtes heureux, lorsque les hommes vous maudissent et vous persécutent, et disent fausement toute sorte de mal de vous, à cause de moi". Tous ces maux existent en grand dans la vie publique, en petit, dans la vie domestique et même, à faible dose parfois, dans les familles qui tendent à la perfection. Et tout cela est un vrai bonheur pour les victimes.

Après les maximes de Jésus, le langage des saints sur la souffrance. Nous venons d'entendre saint Paul: "*nunc gaudeo*, ma joie est de souffrir pour vous". Puis sainte Madeleine de Pazzi: "*Pati, non mori*, ne pas mourir, afin de souffrir". Saint Jean de la Croix à Notre-Seigneur, qui lui demandait quelle récompense il voulait pour tant de travaux: "*Pati, et contemni pro te*, souffrir et être méprisé pour vous",

On dit de sainte Thérèse d'Avila qu'elle versait sans cesse des larmes sur les ténèbres des païens et des hérétiques, et que pour apaiser la vengeance divine à leur égard, elle offrait à Dieu pour leur salut les crucifiements volontaires de son corps. Elle avait coutume de dire: "*Domine, aut pati aut mori*, Seigneur, ou souffrir ou mourir". On rapporte de saint Pierre d'Alcantara, ce prodige de mortification, qu'étant apparu après sa mort à la même sainte, il lui dit: "O heureuse pénitence qui m'a mérité une si grande gloire (1)!"

L'Eglise primitive regardait comme une vérité si obvie que notre place dans la gloire du ciel dépend de la part que nous aurons prise au calice et au baptême de sang de Jésus-Christ que, durant les trois premiers siècles au moins, elle n'a canonisé que des martyrs, ou ceux qui avaient souffert pour la foi sans succomber à leurs tourments. Saint Martin de Tours (mort en 397) et saint Sylvestre, pape, (mort en 335), sont les premiers confesseurs auxquels, après les martyrs, ait été attribué un culte liturgique, et cela, "en tant que ces confesseurs avaient enduré, par l'austérité de leur vie et leurs combats continuels, un martyre continu, douloureux, quoique non sanglant". Ce fait nous en explique un autre: que les deux dyptiques ou listes de saints que le célébrant récite avant et après la consécration, et qui sont pour cela très anciens, ne contiennent que des noms de martyrs, hommes et femmes (2).

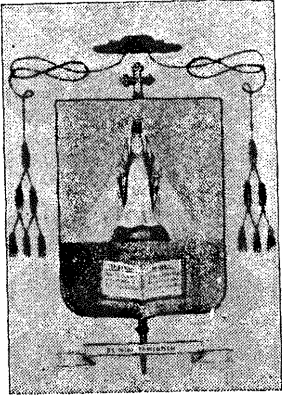
Les saints ne diffèrent de nous que par la plus abondante part qu'ils ont prise aux souffrances de Jésus-Christ. Dieu nous a créés sans nous, avons-nous lu souvent, Il ne nous sauvera pas sans nous.

Sera la présente lettre pastorale lue textuellement ou, si vous le préférez, analysée sous forme d'une ou deux instructions, sur la *pénitence chrétienne*, au prône de la messe paroissiale de toutes les paroisses, et au chapitre des communautés religieuses, le ou les dimanches que vous choisirez à votre convenance.

(1) Bréviaire romain, *passim*.

(2) Card. Schuster, *Liber sacramentorum*, tome III, p. 32 et 166,

Donné à Saint-Hyacinthe, en notre demeure épiscopale,
sous nos seing et sceau, et le contreseing de notre Chancelier,
le vingt et un novembre de l'année mil neuf cent trente-cinq.



† FABIEN-ZOEL,
Ev. de Saint-Hyacinthe.

Par mandement
de Monseigneur,

Victor Quintal,
chancelier.